

7.—PORTRAIT.

Ce n'est pas le caprice qui balance la tête de Lucie, il n'y a que des motifs enchanteurs qui déterminent le nombre et l'harmonie de ses mouvements ; si elle baisse, c'est la religion qui l'entraîne ; si elle se redresse, c'est la pitié qui l'éveille ; si elle rougit, c'est la pudeur ; si elle pâlit, c'est l'inquiétude ; si elle sourit, c'est la bonté ; si elle pleure c'est la mélancolie ; immobile, c'est l'innocence.

8.—DU DESSEIN ET DE L'ART DE PLAIRE.

Le dessein de plaire est légitime, et l'art d'y réussir est par là-même innocent. Mais en quoi consistent et ce dessein et cet art, renfermés dans leurs justes bornes ? à acquérir des qualités réellement aimables, et à les présenter dans le jour le plus avantageux, sans fausseté. Est-ce à ce que font ordinairement les jeunes demoiselles qui se croient aimables, quand, à quelques agréments naturels, elles joignent le secours d'ornements recherchés, souvent bizarres ; lorsqu'elles se livrent à tous les caprices des modes, lorsqu'elles emploient des secrets qui ne les embellissent que dans le tems même qu'elles en font usage, et qui les enlaidiront infailliblement dans la suite ; lorsqu'elles ne se montrent jamais aux regards de ceux à qui elles veulent plaire, qu'après avoir passé plusieurs heures à leur toilette et devant leur miroir ; tout au plus lorsqu'elles ont acquis quelques perfections, dans la musique, dans la danse, et qu'elles savent soutenir ces petits lieux communs de conversation, avec le secours desquels on entasse les paroles sans rien dire. Un oiseau ainsi décoré croit être un phénix ; pour des yeux pénétrants, peu s'en faut que ce ne soit une chouette. I.

A la fille du hameau.

Vois ce petit oiseau comme il fuit. Une brise ennemie l'emporte avec elle en de lointains climats ; il fuit la neige et les autans et chante pour nous dire adieu.

Il ne voltigera plus auprès de ta fenêtre pour ramasser les miettes échappées de ta main ; sa douce voix, au lever de l'aurore, ne t'avertira plus de bénir ton auteur, et quand la nuit paisible couvrira le hameau, il ne te dira pas bonsoir.

Que souvent j'ai rêvé aux accords de sa lyre, alors mon âme recueillie s'attendrissait ; hélas ce temps n'est plus, il part et les bosquets le pleurent.

C'est la terre fatiguée qui demande à dormir, la terre qui contient ce qu'on aime. Elle appelle l'hiver qui déploie son manteau et lui ferme la paupière.

Oui, Marguerite, c'est l'hiver qui le chasse, il est donc bien méchant, il effraie les oiseaux et fait périr les fleurs, l'hiver emblème de la vieillesse rappelle à l'homme qu'il doit mourir.

Ne suis point, comme le temps qui s'envole à jamais, reviens, petit ami, quand les filles du printemps chanteront des hymnes consacrées aux amours, quand la vigne sauvoye

se mariera à l'ormeau et que le chêne antique, pour t'offrir un abri, reprendra son feuillage.

Et toi, naïve et tendre, crains-tu l'hiver. Au coin d'un joli feu, près de ton amant, tu oublies les fleurs et la verdure, la neige et le frimas ne t'attristent point, tes instants sont partagés entre l'utile et l'agréable, et tu dis, je suis heureuse, j'aime l'hiver.

CHS. LEVESQUE.

Berthier.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

L'Automne.

L'automne est la saison des émotions douces ; c'est celle qui vit naître la mélancolie, c'est au moment où la terre se dépouille de ses ornements et semble prête à prendre son vêtement de mort, que l'homme, averti par elle du changement qu'il doit subir un jour, se plaît à rentrer en lui-même et à jeter un regard en arrière. C'est quand vient l'automne de la vie, qu'une femme aimable sait qu'il faut remplacer par les charmes de l'esprit qui ne passent jamais, les attraits que le temps enlève. Les roses, il est trop vrai, disparaissent avec le printemps, les amours avec la beauté, les amis avec le bonheur.

Qui de nous n'a pas ressenti l'impression triste et douce en même temps, que communique à notre esprit la teinte mélancolique, répandue par l'automne sur toute la nature ? Les tombeaux deviennent alors l'objet de l'attention d'une âme sensible. L'homme de bien s'y plaît ; il marque sa place sans effroi, et comme il a bien vécu, la mort se présente à lui sous des traits qui n'ont rien de hideux.

Telles sont les réflexions qui m'occupaient un jour du mois dernier en passant devant le cimetière de * * *. Je m'arrêtai un instant à la porte qui se trouvait en ce moment ouverte.

Le champ de la mort au milieu d'une rue fréquentée, l'image du repos éternel à côté du tumulte du monde, l'indifférence des passants formaient une suite de contrastes dont je fus frappé. Cependant Mademoiselle Luce P*** passait dans ce moment. Elle était belle et fraîche comme Hébé. Qu'elle est jolie ! pensai-je ; mais qui sait si, comme la paille légère qu'enlève à mes pieds le vent du Nord, elle ne viendra pas reposer ici, avant que le zéphyr ne ramène le printemps. Et je ne pus m'empêcher de lui appliquer aussitôt les quelques vers suivants :

Qu'importe l'âge ? en vain l'adolescence
Se berce, hélas ! de rêves enchanteurs ;
Souvent le sort trahit son espérance ;
Et sur la tombe où repose l'enfance
Plus d'un vieillard a répandu des pleurs.

CONSTANT DEBOS.

Homme orgueilleux et vain qui passe sur la terre,
Abaisse-toi, fléchis devant cette poussière.....
L'heure où tu vis le jour compte dans le néant...
Pense à la mort....., la vie est l'éclair du moment.

THEODORE POUSSIER.

Ainsi tout passe sur la terre,
Esprit, beauté, grâce, talent ;
Telle est une fleur éphémère
Que renverse le moindre vent.

DEVILLE.

L'automne est la saison chérie des poètes

élégiaques. Voltaire, Millevoye, André Chénier, Parny, Lagouvé et beaucoup d'autres encore, lui doivent d'heureuses inspirations.

L'Élégie demande beaucoup de simplicité ; des expressions harmonieuses, douces et naturelles. Le morceau que nous transcrivons ici, qui est de *Millevoye* et le *poème* nègre qui est également de Millevoye et que nous donnerons à nos lecteurs dans un numéro subséquent de la Revue sont peut-être ce que nous avons de meilleur dans le genre élégiaque.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre ;
Et sur la branche solitaire
Le rossignol était sans voix.
Mourant à la fleur de son âge,
Un jeune habitant du vallon
Parcourait un jour le bocage,
Où sifflait le triste aquilon :
« Doux bocage ! adieu... je succombe,
Tu m'avertis de mon destin ;
De ma mort la feuille qui tombe
Est le présage trop certain.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu l'as dit : « les feuilles des bois
À ses yeux jauniront encore ;
« Et c'est pour la dernière fois.
« Rien de sa languissante vie
« Ne peut ranimer le flambeau ;
« Sa jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie.
« Avant le pampre du coteau. »
Et je meurs ! de sa froide haleine,
Le vent funeste m'a touché ;
Mon printemps commençait à peine,
Et mon hiver s'est approché.
Tombez, tombez, feuilles légères,
Et pour la plus tendre des mères
Couvrant quelque temps ce chemin ;
Qu'elle ne puisse reconnaître
Le funèbre asyle où peut-être
Son fils reposera demain.
Mais si, d'un long crêpe voilé,
Mon amante dans la vallée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveillé par un faible bruit,
Mon ombre un instant consolée.
Et le lendemain, vers la nuit,
Son âme s'était exhalée
Sa mère (peu de temps, hélas !)
Vint tous les soirs dans la vallée
Visiter la tombe isolée ;
Et son amante ne vint pas.

La délicatesse de cette dernière pensée est exquise. Quelle foule de sentiments pénibles et touchans ne fait pas naître ce peu de mots ; et son amante ne vint pas. Avec quel charme l'auteur ne montre-t-il pas que rien n'est comparable à l'amour d'une mère ? Bien que cette pensée ait été présentée cent fois avant lui, on ne peut s'empêcher d'admirer la forme gracieuse et neuve sous laquelle il l'a reproduite. Millevoye avait d'abord fini son élégie par ces vers :

Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le père de la vallée
Trouble seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

Il s'aperçut qu'il affaiblissait et dénaturait même son idée en l'étendant, et il supprime ces derniers vers. Tout dire est d'un auteur maladroit. Un auteur habile sait présenter une idée propre à en faire naître d'autres. Il double ainsi les émotions de son lecteur, en l'obligeant à devenir ce qu'il laisse à entendre, et en le mettant, si je puis m'exprimer ainsi, de moitié dans son travail et dans ses plaisirs.

Je terminerai cet article en citant une fable de M. Arnaud* qui, par les idées douces

*Antoine Vincent Arnaud, homme de lettres, né à Paris le 22 janvier 1766.